Heinrich von Kleist

Le Tremblement de terre du Chili

Jeune Chili et sage, Heinrich von Kleist nous, dans l'Allemagne du XIXe siècle, prophétise le tremblement de terre.

Le Tremblement de terre du Chili

UN JEUNE ESPAGNOL, accusé d'un crime, se trouvait à Santiago, capitale du royaume du Chili, au moment où de la terre commençait de trembler. Il se cacha dans la voûte d'un couvent, dans l'église duquel, ce jour-là, on célébrait, en présence de tout le peuple, un mariage solennel.

Des hauts clamers Tre des plus riches nobles de la ville, qui, pour ce jour, avaient quitté leurs demeures en ruines, et d'où jaillissaient, comme prodigues, les ruisseaux de leur sang, avaient conduit leur fille unique, Jeune et belle, à l'autel, et, pour elle, ils avaient, dans la cathédrale, orné, de leurs mains, le lieu de la cérémonie, et, pour elle, ils avaient, dans leur cœur

— Vous le voyez, don Alonzo ; contre une troupe d'assassins. J'aurais été perdu si ce digne jeune homme n'avait apaisé la foule en se donnant pour Jeronimo Rugera. Si vous avez quelque pouvoir, protégez-le, ainsi que la jeune dame qui se tient à ses côtés. Quant à ce misérable, ajouta-t-il en saisissant Pedrillo, c'est lui qui est le premier moteur de tout ce tumulte.

— Don Alonzo Ouvreja, s'écria le cordonnier, je vous le demande la main sur la conscience : cette jeune fille n'est-elle pas Josepha Asteron ? » Don Alonzo, qui connaissait très-bien dona Josepha, garda le silence, et plusieurs voix s'écrièrent : « C'est elle, c'est elle ; tuez-la. » Josepha, remettant alors entre les bras de Fernando le petit Philippe, que Jeronimo avait jusque là porté, lui dit :

« Allez, don Fernando, sauvez vos deux enfans, et abandonnez-nous à notre sort. »

Don Fernando prit les deux enfans, et jura qu'il mourrait plutôt que de souffrir qu'on portât la main sur quelqu'un de sa société. Il prit le bras de Josepha, après avoir obtenu l'épée de l'officier, et dit à Jeronimo de le suivre avec Constance. Ils arrivèrent heureusement hors de l'église, leur fermeté ayant imposé du respect à la foule ; ils se crurent sauvés. Mais à peine furent-ils au milieu du peuple, qui se pressait sur la place, qu'on entendit une voix s'écrier avec rage :

« Citoyens, voilà Jeronimo Rugera, car je suis son père ; » et un coup de massue l'étendit sur le pavé à côté de dona Constance.

« Jésus Maria ! » s'écria dona Constance en fuyant vers son beau-frère.

« Misérable fille, honte du couvent ! » et tandis que ces mots retentissaient, un second coup de massue la jeta sans vie sur le corps de Jeronimo.

« Malheureux ! s'écria un inconnu ; c'était dona Constance Xarès !

— Pourquoi nous trompez-vous ? répondit le cordonnier ; cherchez la coupable et montrez-la-nous ! »

Don Fernando devint furieux en voyant tomber le corps de Constance ; il agita son épée avec force, et il eût sans doute puni l'assassin, si par un bond celui-ci n'eut évité ses coups donnés au hasard. Cependant il ne pouvait résister seul à la foule qui l'entourait. Josepha, le quittant alors, s'écria : « Adieu, don Fernando ; ayez soin des enfans ; » et se jetant au-devant de la foule, pour terminer cette lutte :

« Tigres avides de sang, me voici, tuez-moi. » Maître Pedrillo la renversa d'un coup de massue. Puis, tout couvert de son sang, qui avait jailli avec force :

« Envoyez son bâtard la rejoindre en enfer ! » s'écria-t-il, tandis que ses yeux brillaient d'une manière hideuse, et que ses regards cherchaient une nouvelle victime.

Don Fernando, héros véritable, était alors le dos appuyé contre l'église. De son bras gauche il portait les enfans, dans sa main droite était son épée. Sept de ces sanguinaires sauvages étaient couchés morts à ses pieds ; le chef de cette bande infernale était lui-même blessé. Mais Pedrillo ne se lassa point qu'il n'eût réussi à saisir par les pieds l'un des enfans, qu'il mit en pièces, en le lançant avec force contre un pilier de l'église. Alors tout rentra dans le silence, et la foule se dispersa. Don Fernando, voyant son petit Juan, dont la cervelle avait jailli sur le pavé, se sentit excité d'une douleur affreuse ; levant les yeux vers le ciel, il demeura comme frappé de la foudre. L'officier de la marine, s'approchant de lui, chercha à lui offrir des consolations, l'assurant que c'était un malheur inévitable, et que son inaction, dont il se repentait vivement, avait été commandée par les circonstances. Don Fernando n'avait aucun reproche à lui faire, il le pria seulement de l'aider à rendre les derniers devoirs à ces malheureuses victimes.

Dans l'obscurité de la nuit on les transporta dans la demeure de don Alonzo ; Fernando les accompagna, emportant avec lui le petit Philippe. Il passa la nuit chez don Alonzo, rêvant aux moyens d'instruire son épouse de toutes ces horreurs. Lorsqu'il lui en fit le récit quelque temps après, cette digne dona répandit des larmes abondantes sur le triste sort de son enfant et de ces malheureuses victimes du fanatisme religieux. Don Fernando adopta le petit étranger, et dans la suite, lorsqu'il considérait Philippe, et réfléchissait à la manière dont il avait eu cet enfant, il lui semblait presque qu'il dût s'en réjouir.

Le Tremblement de terre du Chili,
nouvelle d'Heinrich von Kleist (1777-1811)
est parue en 1832.

ISBN : 978-2-89816-499-6
© Vertiges éditeur, 2021
– 1500 –

Dépôt légal – BAnQ et BAC : quatrième trimestre 2021

Lecturiels
www.lecturiels.org